

Violence et amitié : deux questions philosophiques

On pourrait croire d'emblée que la violence et l'amitié relèvent de l'éthique, de la manière de se comporter dans le monde, à charge pour les hommes, de faire reculer l'une et promouvoir l'autre.

Mais en raison de l'ampleur de ces deux réalités, n'a-t-on pas l'impression que nous sommes à un niveau de réalité et de questionnement qui excède l'homme. C'est là que la philosophie (la métaphysique plus précisément) est d'un grand prix, aidant à découvrir ce « plus grand » dans lequel nous sommes immergés : un « plus grand » de bien et d'émerveillement, un « plus grand » de mal et d'effroi.

Première séance, lundi 1^{er} février 2021

1 - Les trois « départs » de la philosophie

1 – Introduction

Violence et amitié ne sont pas des questions étrangères pour nous : c'est notre quotidien, c'est la source de nos souffrances douloureuses et de nos plus belles joies. Une violence subie (sans parler de celle dont nous usons nous-mêmes), quoi de plus dégradant et humiliant, et l'amitié, quoi de plus « réussi » pour la vie des hommes.

Ce qui attire d'emblée notre attention, c'est pour la violence : comment en est-on arrivé là, à cette extrémité de devenir méchant. Et pour l'amitié : comment Dieu est-ce possible qu'elle soit si belle, qu'elle existe, qu'elle soit « pour moi » et « entre nous » ?

Ce « comment se fait-il » est le point de départ de la philosophie, selon la tradition la plus constante. Le « comment se fait-il » relève de l'émerveillement et de l'étonnement. Mais il faut ajouter un troisième « départ » : le scandale, la révolte devant le mal radical qu'est la violence subie et actée.

Il peut être intéressant, au début de ce parcours de réflexion, de passer en revue ces trois « affects » qui font « partir » la philosophie (comme on parle d'un départ de feu, souvent difficile à maîtriser).

2 - L'émerveillement et l'étonnement

2.1 – Platon

Nous devons à Platon cette doctrine qui veut que la philosophie débute par l'émerveillement.

« Cette attitude, qui consiste à **s'émerveiller**, est typique du philosophe. La philosophie en effet ne commence pas autrement » (*Théétète* 155d).

Il ajoute aussitôt, se servant d'un mythe, comme il a coutume de le faire, que l'émerveillement (*thaumazein* en grec) -, engendre un savoir digne des dieux (Isis étant la messagère des dieux auprès des hommes). Il y a selon lui quelque chose de divin dans l'émerveillement.

Pierre Gilbert commente librement cette pensée, grâce aux catégories de *tremendum* (effrayant) et de *fascinans* (fascinant), catégories qui, toutes deux ensemble, caractérisent le sacré :

« L'étonnement naît d'un spectacle inquiétant qui transporte dans un pays étrange où le voyageur n'a plus de sécurité ni d'évidences. Nous sommes étonnés quand notre monde habituel se fissure et laisse apparaître un monde nouveau, imprévu, peut-être insaisissable, et par là terrifiant. Ce monde a une force inquiétante. L'étonnant est *tremendum*... Il est aussi merveilleux, désirable, attirant. Le *tremendum* est paradoxalement *fascinans*... En me laissant émerveiller, j'accueille une étrangeté que je ne peux pas mesurer à l'aune de mes habitudes » (*La simplicité du principe*, p. 40).

2.2 – Aristote

Aristote a traité aussi de ce sujet du commencement de la philosophie.

« **Les hommes ont commencé à philosopher, maintenant comme à l'origine, mus par l'étonnement.** » Tel fut le cas des tout premiers philosophes dit Aristote : « Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit. Puis, s'avancant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du soleil des étoiles et la genèse de l'univers. Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître son ignorance » (*Méta A 982b*).

Paul Gilbert commente : L'intelligence spéculative... « s'étonne de l'incapacité de ses solutions à rendre compte vraiment des nouveautés sensibles imprévues. A l'étroit dans ses certitudes antérieures, livrée par les faits nouveaux, à l'aporie (l'impasse du savoir), elle se convainc qu'elle ne peut pas progresser sans abandonner ses voies anciennes d'enquête. Il lui faut trouver un chemin nouveau pour une solution plus universelle et capable d'intégrer les faits étranges, sans perdre pour autant ce qui avait déjà pu être unifié. L'étonnement révèle à l'intelligence sa puissance de transcendance envers le sensible mouvant et multiple » (*La simplicité du principe*, p. 42).

On peut distinguer l'étonnement d'Aristote et l'émerveillement de Platon. Celui-là est plus ample, plus complet. L'étonnement se situe au niveau du **problème** à résoudre ponctuellement, l'émerveillement au niveau du **mystère** à recevoir et faire fructifier à l'infini. En effet

« pour Aristote, l'étonnement est en pratique destiné à s'éteindre naturellement quand est trouvée la solution à la difficulté qui l'a engendrée... Pour Aristote, contrairement à Platon, l'étonnement ne naît pas du dynamisme de l'esprit, mais de la pression des faits et de l'inadéquation de nos savoirs antérieurs. L'étonnement force à constituer des jugements nouveaux qui reflètent plus exactement la complexité du réel. Au terme de ce travail, le sentiment d'étonnement n'a plus de raison... Chez Platon, l'étonnement est un émerveillement qui ouvre l'esprit au mystère de l'origine divine de l'intelligible. Chez Aristote, il fait que la science progresse pour le plaisir du savant... » (p. 42-43).

L'étonnement s'arrête quand la solution de ce qui était un problème est trouvée ; émerveillement se poursuit et se renouvelle sans cesse, car le mystère qu'il rencontre s'approfondit, se creuse à mesure qu'il se découvre.

Cette différence entre problème et mystère a été bien étudiée par le philosophe Gabriel Marcel.

« Là où il y a problème, je travaille sur des données placées devant moi, mais en même temps tout se passe comme si je n'avais pas à m'occuper de ce moi en travail. Il n'en est pas de même là où l'interrogation porte sur l'être... Par là nous pénétrons dans le méta-problématique, c'est-à-dire dans le mystère. **Un mystère c'est un problème qui empiète sur ses propres données, qui les envahit et se dépasse par là même comme problème** » (*Etre et avoir*, Aubier, p. 250).

L'étonnement, l'émerveillement devant le mystère (qui peut être très douloureux) voilà bien l'objet super-essentiel de la philosophie. Elle est confrontée au mystère des choses.

2.3 – Heidegger

On a des échos de cette doctrine ancienne dans la philosophie moderne, chez Heidegger par exemple : « L'étonnement porte et régit d'un bout à l'autre la philosophie » (Heidegger, (« *Qu'est-ce que la philosophie ?* », p. 32).

Pour Heidegger, l'étonnement est un **affect**, un « **pathos** ».

« En fait, un **pathos** ou une **passion**, est essentiel pour ouvrir l'esprit à l'être. L'étonnement est une attitude qui fait partie des « passions ». D'ordinaire on entend par passion un bouillonnement affectif et incontrôlé de la subjectivité. Mais pour l'analyse philosophique, la passion est plus simplement le contraire de l'action. L'homme passionné **subit** l'attrait d'une valeur, d'une idée, d'une personne. D'ailleurs étymologiquement, « pâtir » signifie « souffrir, patienter, supporter, endurer, se laisser porter par, céder à l'appel de... » (Heidegger, p. 33).

Selon Gilbert qui commente : « L'étonnement se révèle comme une disposition originaire, caractérisée par deux traits : un arrêt, une ouverture. « Dans l'étonnement, nous sommes en **arrêt**. C'est comme si nous faisons recul devant l'étant tel qu'il est (l'étant = telle réalité existante, par exemple une personne rencontrée, un paysage...), devant le fait qu'il est et qu'il est ainsi, et qu'il n'est pas autrement » (p. 34). La conscience se soumet ainsi à ce qui est, mystérieux et inquiétant. Mais en même temps, l'esprit étonné est « **arraché** vers et pour ainsi dire enchaîné par ce devant quoi il fait retraite » (p. 34). Il se laisse fasciner par la merveille perçue. Sa vocation à un **exil** et en même temps à une **extase** lui est ainsi révélée comme son essence la plus haute » (Gilbert, p. 44).

2.4 - L'admiration

Paul Gilbert évoque à la fin d'un de ses livres, l'affect de l'admiration. Nous ne sommes pas loin de l'émerveillement et de l'étonnement, émerveillement et étonnement que les choses s'offrent à nous les humains, si belles et là, disponibles spécialement pour nous.

« On a pu dire que l'origine de la philosophie, le principe qui engage et accompagne tout son déploiement, est l'étonnement. Mais **ce qui scelle son mouvement**, ce qui le consacre ultimement et affermit son sens, c'est l'admiration. L'admiration est accompagnée par le ravissement et le consentement. Elle exerce une extase et remplit d'une plénitude inattendue. Elle réjouit l'esprit et l'exauce. **Elle est aujourd'hui difficile**, en nos temps de gloire tonitruante des sciences, de leurs images et de nos scepticismes. Nous voyons sans regarder, nous entendons sans écouter. Nous ne voyons même plus la splendeur de la lumière et la beauté des corps. Nous n'entendons même plus le murmure du vent et le cri de la souffrance. Nous nous sommes distraits de la réalité à force de nous préoccuper de nos projets et de manipuler nos chairs. L'asphyxie de nos jours suscite dans notre monde des désirs qui flirtent avec l'aliénation, avec des expériences soi-disant extatiques mais qui, artificielles, manquent d'humanité et provoquent des effondrements spirituels ou humains. L'admiration est calme, plus austère sans doute que ces extases, moins agitée, mais responsable, unifiée intérieurement, et surtout modeste.

Le mot l'indique : « admirer c'est « regarder vers », laisser ce qu'on voit guider le regard, sans jamais le pénétrer et l'approprier, sans jamais l'absorber. L'admiration est tension et attente, espérance, attention plus qu'intention. La réserve et la prudence envers soi-même, lui sont essentielles... Les distraits et les pressés ne comprendront jamais sa saveur métaphysique et ils vivront sans raison » (*La patience d'être*, p. 300-301)

2.5 - De nombreux auteurs parlent de l'émerveillement, de la gratitude, de l'admiration

« Il existe une sorte de gratitude fondamentale pour tout ce qui est comme il est (Hannah Arendt, cité par Elisabeth de Fontenay, *Actes de naissance*, Seuil, p. 186)

« Que soit béni d'exister ce qui existe » (Auden, cité par Hannah Arendt, *La vie de l'esprit*, PUF, p. 505).

« Cet étonnement qui vient en réponse (en réponse à ce qui se donne) n'est pas chose que l'homme puisse provoquer de lui-même ; l'étonnement est **pathos**, on le subit, on n'en prend pas l'initiative ; chez Homère, c'est le dieu qui agit, c'est lui dont l'homme doit supporter l'apparition, qu'il ne peut pas fuir. En d'autres termes, ce qui déclenche l'étonnement des

hommes est une chose familière et pourtant normalement invisible, une chose qu'ils sont **forcés** d'admirer. L'étonnement, point de départ de la pensée, n'est pas le fait d'être intrigué, surpris ou perplexe ; il comporte de **l'admiration**... Le discours (philosophique) prend alors forme de louange, glorification non pas d'un phénomène particulièrement saisissant, ou de la totalité des choses de l'univers... » (Hannah Arendt, *La vie de l'esprit*, p. 169).

3 - La révolte

3.1 – La révolte

Nous venons de le voir, pour Platon, la source de l'intérêt philosophique est l'émerveillement ; pour Aristote, l'étonnement. Dans ces deux cas, on ne peut pas rencontrer la violence ni le mal. Sauf à être pervers, comment peut-on s'émerveiller devant un acte ou une manière d'être qui fait violence. Ce faisant, l'homme qui réfléchit aux choses, aux événements, à la vie... s'il en restait aux choses belles et bonnes qui émerveillent, étonnent, suscitent l'admiration, ignorant le mal, le mauvais, le pervers, ne serait pas un homme. Ce serait au plus un niais.

Mais justement, il est une autre attitude spirituelle que celles de l'émerveillement et de l'étonnement, qui est la **révolte** qui fera dire : non, la violence, c'est inadmissible, c'est choquant, c'est mortifère... La philosophie en ce cas a sa source dans la révolte. **Nous faisons de la philosophie parce que nous sommes des révoltés.** Voilà donc un nouveau « départ » de la philosophie, essentiel.

Plus précisément nous sommes blessés, scandalisés, dans notre liberté. Celle-ci est empêchée et cela est révoltant, la nôtre, mais bien sûr celle de tant d'autres. On se révolte parce que c'est tragique d'être aliéné. Un des ressorts de la philosophie est donc la révolte, le sentiment de révolte.

L'homme se révolte devant le mal du monde : cela aussi – et pas seulement les choses bonnes -, le fait réfléchir : pourquoi le monde est-il violent, pourquoi la violence est-elle générale ? **Sans cet affrontement à la dure réalité du monde, démarrerions-nous une réflexion ?** La violence fait réfléchir. Le sentiment d'injustice due à la violence déclenche une réflexion sur les choses (tremblement de terre, maladie, mort, en ce moment, pandémie), sur la vie humaine (assassinats, esclavage...), sur le ressort (métaphysique) qui pousse un être à la violence. Comment (métaphysiquement), cela se comprend-t-il, se peut-il ? Encore : pourquoi je ressens la violence comme violente ? Quel est cet « **affect** » qui me submerge à son spectacle.

En un mot, pourquoi en philosophie – et en général, lorsqu'on réfléchit aux choses et à la vie – rencontre-t-on inévitablement la question de la violence ? Ne pourrait-on pas passer outre devant une réalité si peu intéressante, si dangereuse, si négative, et mener son chemin de réflexion à partir des transcendants du beau, du vrai, du bien, de l'un ou de l'être, chemin plus confortable, mais qui peut faire illusion si la question du mal est écartée. Passer outre, évidemment cela est possible, mais insoutenable moralement et métaphysiquement, sauf à trahir la philosophie.

Un intellectuel français et non des moindres, peut incarner cette exigence de révolte : Albert Camus. Il a écrit *L'homme révolté*, Gallimard, 1951 puis 1979. La fréquentation de cette magnifique personnalité vaut la peine.

3.2 - La protestation

Le passage par la révolte est un passage obligé. Par exemple, peut-on accéder au bien, directement par une sorte de contemplation et d'émerveillement ? Pourquoi pas. Mais

« en fait l'attrait du bien accède à la conscience, et donc à la liberté de choisir, **à la condition toutefois d'être contredit.** L'effort pour surmonter ce qui s'oppose à l'attrait du bien fait surgir la parole philosophique où la raison articule l'élan de la liberté qui **réagit** à ce qui nie son essence, c'est-à-dire, l'injustice et le mensonge. A l'origine de la philosophie, il n'y a pas une proposition positive, mais **une négation vécue** » (Paul Gilbert, *Violence et compassion*, p. 27).

« En son origine, la philosophie ne prend pas la forme paisible d'une réponse à l'attrait de l'intelligence vers un plus ou un mieux connu, mais celle d'une **protestation** contre l'injustice et

le mensonge, c'est-à-dire contre ce qui ne devrait pas être... La protestation est originaire en ce sens qu'elle a une valeur en soi... La première expression de l'intelligence humaine est de « protester », mot qui signifie « rendre témoignage devant », ce qui apparente la protestation à l'« attestation » (p. 29).

3.3 – La réalité du mal

«... le travail philosophique n'est pas réductible à une interprétation intellectuelle de la réalité puisqu'il provient moins d'un étonnement que d'une **protestation** contre ce qui est et ne devrait pas être. Ce ne sont pas seulement les interrogations de l'intellect qui soutiennent la réflexion philosophique, mais une **inquiétude** qui anime la liberté et la rend attentive à ce qu'elle peut exiger d'elle-même tout en considérant les conditions de son engagement effectif dans le monde. En ce sens la philosophie ne se contente pas de « contempler » les étants (les choses, les êtres qui existent) déjà réalisés, terminés ou « finis », disponibles pour les scientifiques, mais elle s'attache à d'autres dimensions, préalables ou a priori, et donc essentielles de l'expérience humaine, des dimensions qui appartenant au monde de la liberté ont à voir avec **les aspects confus et menaçants de nos volontés destructrices**. La métaphysique ne peut pas par conséquent ne pas considérer le **mal** en la radicalité de son origine, le mal qui fait que ce qui est ne devrait pas être et que ce qui devrait être n'est pas, mal qui est donc en contradiction de l'être. L'homme est pris dans le mal. Il est le seul vivant qui soit capable d'agressivité « maligne », notait E. Fromm. Même quand il cherche à assurer la permanence de son groupe, il utilise des moyens de violence, par exemple celle qui est infligée au bouc émissaire selon les thèses de René Girard » (p. 218). Doctrines que nous allons étudier.

3.4 - Le scandale, l'énigme

« Comment accéder à la sagesse qui permet à chacun de prendre une juste mesure de son destin sans avoir jamais été confronté à l'épreuve qui le met face à la fragilité de cette vie qu'un rien peut briser ? En un mot, sans être passé par l'**épreuve** qui le fait vaciller jusque dans ses certitudes les plus assurées ? Un tel type d'épreuve est le **tragique** même, face nue de sa condition de vivant mortel.

Dans la philosophie, la question qui ouvre la pensée à elle-même émerge de l'étonnement de l'homme devant le monde. Etonnement, c'est-à-dire pensée questionnante, demandant à propos de tout ce qu'elle rencontre : « qu'est-ce que c'est ? »... Le tragique ne naît pas autrement... Il est bien lui aussi, une interrogation sur la réalité humaine, Mais d'entrée de jeu, il imprime à sa question une tonalité différente. Cette dernière ne vient pas tant de l'étonnement que du **scandale**. Elle naît dans l'épreuve du malheur qui s'abat sur l'homme... C'est la question d'une existence qui n'est pas sereine mais blessée, car sous le signe de la mort et du délaissement. Non pas devant le monde, mais dans la proximité d'une énigme »...

Parler d'**énigme**, c'est donc désigner ce qui demeure comme un « point de nuit » dans la vie même de l'homme et qu'il ne parvient pas à comprendre d'une manière claire : ainsi son rapport à la mort, la confrontation à la violence qui l'habite et, enfin, l'ambiguïté du divin » (François Chirpaz « *L'esprit tragique* », *Etudes* dec 2009, p. 651 ...655).

4 – Conclusion : au départ de la philosophie, une affection

Nous sommes invités à ne pas négliger ce troisième « départ » de la philosophie, si nous ne voulons pas passer pour de stupides illuminés pour lesquels tout est beau, tout est gentil. La réflexion philosophique sollicite des personnes engagées dans les joies et les scandales du monde.

4.1 - Les deux ensembles : l'émerveillement-étonnement, et la révolte :

« Je me suis arrêté sur deux sources dont est née la pensée, telle que nous la connaissons historiquement, l'une grecque, l'autre romaine, et ces sources diffèrent à tel point qu'elles en sont presque opposées. D'une part l'**étonnement admiratif** devant le spectacle qui entoure l'homme et que son corps et son esprit le mettent à même d'apprécier ; d'autre part, **la cruelle**

extrémité qui consiste à être jeté dans un monde dont l'hostilité écrasante, dominé par la peur et que l'homme s'efforce à tout prix de fuir » (Hannah Arendt, *La vie de l'esprit*, p. 213).

Hannah Arendt dit de façon magistrale que l'expérience du scandale et de la révolte, suppose une expérience antérieure : celle, positive, de l'étonnement, sinon, il n'y aurait évidemment pas de sens de la révolte. Avant l'étonnement devant la violence et le mal, il y a « l'étonnement devant le bien, le beau, le vrai. (Texte un peu difficile)

« Tout se passe comme si, dans ce refus d'avouer **l'expérience de l'horreur**, de la prendre au sérieux, les philosophes avaient hérité du refus traditionnel de soumettre au domaine des affaires humaines ce *thaumazein*, cet étonnement devant ce qui est tel qu'il est... Car l'horreur sans voix vis-à-vis de ce que l'homme peut faire et de ce que le monde peut devenir, est, à beaucoup d'égards **lié à l'étonnement sans voix de la reconnaissance** d'où surgissent les questions de la philosophie » (« L'intérêt pour la politique », cité par Véronique Albanet, *Amour du monde*, La nuit surveillée, p. 299).

4.2 – L'importance considérable des **affects** en philosophie. Ils sont son point de départ : l'affect de l'émerveillement, de l'admiration, de l'étonnement, du scandale et de la honte. Ceci n'est-il pas étrange ?

C'est en tout cas un enseignement précieux, au début de notre parcours : la philosophie n'est pas, selon l'image de marque habituelle qui lui est attachée, une réflexion abstraite et indéterminée, cérébrale, froide et neutre, ni une réflexion sur les idéaux transcendants (le beau, le vrai, le bien), mais une « **affection** » qui nous touche. Philosopher c'est être **touché** par les joies et les malheurs du monde, c'est accepter d'être « affecté ». **La philosophie en son surgissement premier est une affection !** Ceci peut étonner, mais c'est ainsi, à condition que nous distinguions entre affection et sentimentalisme. Evidemment !

« Le savoir ne débute pas dans le savoir, mais dans une expérience où la raison s'apparaît à elle-même au sein de ce qu'on pourrait appeler, avec Malebranche, un « **sentiment** » (Gilbert, *Violence et compassion*, p.25)

4.3 – Le troisième « départ » de la philosophie va nous occuper l'année durant, puisque nous devons traiter de la violence et élever une grande protestation à son endroit. Cette réflexion philosophique est la suite logique de nos trois années consacrées aux transcendants du vrai, du bien et du beau. Car, il y a aussi le mal.

Mais il faut commencer par se mettre d'accord sur ce qu'est la violence ?